

L'évidence et le paradoxe de la foi

... **Stjepan Kusar**, Genève
Théologien

théologie

De tout temps, la question de l'évidence du contenu de la foi chrétienne a provoqué les esprits humains à la réflexion et à la critique. Si toute la littérature apologétique, des premiers siècles à aujourd'hui, en témoigne, ce sont peut-être les tentatives de dialogue avec les pensées grecque et moderne qui en rendent le mieux compte.

Avant de parler du contenu de la foi et de son évidence, il convient d'aborder brièvement la question de la foi chrétienne elle-même. Est-ce tellement évident d'être un chrétien croyant ? Ce n'est pas le cas aujourd'hui.

Qu'est-ce que l'évidence ? *Le Petit Robert* la définit comme le « caractère de ce qui s'impose à l'esprit avec une telle force qu'il n'est besoin d'aucune autre preuve pour en connaître la vérité, la réalité ». Par conséquent, « ce qui est évident est ce qui, étant considéré, ne peut être nié quand on le voudrait ».

Il y a beaucoup de faits et de vérités qui, en ce sens, sont évidents ; d'autres ne le sont pas pour tous, par exemple dans les sciences, lorsque nous acceptons le verdict de personnes qualifiées.

Dans le domaine des relations personnelles (amitié, amour) il y a des évidences d'un autre ordre, qui échappent à une saisie objective mais s'imposent de l'intérieur aux personnes concernées. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'évidence de ce qu'on nomme la « foi » dont le dictionnaire donne la définition suivante : « Le fait de croire à un principe par une adhésion profonde de l'esprit et du cœur qui emporte la certitude. »

Du point de vue de la théologie chrétienne, il faut rajouter la dimension personnelle de la foi : formellement, on croit que Dieu existe (croire à Dieu), on le croit parce qu'il a parlé (croire Dieu) et on lui fait totalement confiance (croire en Dieu). Ce triple rapport à Dieu détermine le contexte de ce que l'on appelle le contenu de la foi. Mais plutôt que de s'en tenir à ces notions assez abstraites, mieux vaut tenter une description de l'acte de foi en fonction de son contenu fondamental.

Une métamorphose

La foi est un événement qui se produit dans l'homme - peut-être de façon soudaine, après une longue recherche - et qui nous ouvre à des espaces jusque-là cachés. On prend conscience que tout ce qui constituait notre monde habituel n'est que la participation à une réalité plus grande que l'ensemble des expériences, des connaissances et des ré-

« *Les déclarations scientifiques reposent sur des connaissances et des expériences vérifiables. Pour les croyances religieuses, ceci n'est pas possible et ne peut, par conséquent, être exigé. Il semble que ces croyances doivent revêtir un minimum d'évidence, sinon elles risquent de dépendre de la fantaisie de vrais ou faux prophètes ainsi que de l'interprétation personnelle et variable de théologiens.* »¹
Réponse de l'un d'entre eux à cette question essentielle.²

1 • **Y. Siegwart**, *Fondements des croyances religieuses*, in « choisir » n° 540, décembre 2004, p. 26.

2 • Voir encore à ce propos **Joseph Hug**, *Les fondements du Credo chrétien*, in « choisir » n° 540, décembre 2004, pp. 13-17.

théologie

actions ordinaires dans lesquelles on vivait comme dans un nid douillet, par commodité ou résignation. Et voilà qu'un événement, une rencontre, un signe nous chasse de notre terrier. Déçus ou paniqués dans un premier temps, nos yeux finissent par s'ouvrir et découvrent un paysage inconnu, pourtant désiré comme le lieu de nos propres racines.

Croire ou avoir la foi signifie s'ouvrir à cette totalité, pressentie mais indéniablement présente à travers des signes qui nous invitent à regarder au-delà de ce que nous considérons comme notre domaine propre et certain. La foi est un acte créateur qui ouvre un espace nouveau, insoupçonné, qui donne une dimension nouvelle à notre vie. Elle est ressentie comme un don « d'en haut », même si on y a investi ses forces et son temps. Cette ouverture à une nouvelle dimension est décrite dans l'Evangile comme une nouvelle naissance ou « naître d'en haut » (cf. Jn 3,3-7). Le récit de l'apôtre Thomas dit l'incrédule (cf. Jn 20,24-29) en est une bonne illustration.

Thomas a refusé de croire au témoignage de ses amis qui ont rencontré Jésus ressuscité et il a exigé de pouvoir le vérifier personnellement. L'occasion lui ayant été donnée, il a conclu que le Ressuscité était bien le Crucifié. Mais les paroles qu'il prononce : « Mon Seigneur et mon Dieu » expriment bien plus qu'une conclusion. Elles sont la reconnaissance d'un fait qui était pour lui incroyable ; plus encore, elles expriment une métamorphose en profondeur de sa personne : Thomas confesse sa foi.

Cette foi ne jaillit pas de la constatation de l'identité entre le Ressuscité et le Crucifié, d'une simple vérification qui ne toucherait pas la personne en profondeur et ne changerait rien en elle. Thomas n'a pas prononcé le nom de Jésus (ce qui serait une vérification) ; il a exprimé sa foi. Les germes de vie nouvelle que le Maître

avait semés en lui ont survécu à la mort du Maître sur la croix, puisque qu'il a donné sa vie pour sceller la vérité de ses paroles et de ses œuvres. Voilà le paradoxe : la mort a authentifié la vie évangélique. Désormais, pour Thomas, la réalité de sa foi est si forte, si pure et autonome, que rien ne peut plus la mettre en péril ; elle peut tout supporter.

S'émanciper du connu

C'est précisément la différence entre foi et vérification qui nous permet de comprendre les paroles du Christ à Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. » La vérification reconnaît ce qui était, l'ancien ; la foi prend acte de ce qui est nouveau, elle ose faire un pas en direction de la nouveauté. La vérification veut voir si un événement ou un message est compatible avec des règles connues, s'il entre dans le cadre d'un système de pensée et répond à ses exigences. C'était la méthode des pharisiens qui jugeaient la personne et le message de Jésus à l'aune de leur compréhension de l'Écriture et de la tradition. Dans leur perspective, il n'y avait pas de place pour Jésus : le prophète ne vient pas de Galilée ; le prophète ne fait pas de miracles le jour du sabbat ; le prophète évite la compagnie des pécheurs, il n'entre pas dans leurs maisons ni ne mange avec eux ; Jésus est un Samaritain ; il est possédé par le démon ; il est politiquement dangereux parce que le peuple lui prête l'oreille ; Jésus n'a pas le pouvoir de remettre les péchés ; il ne doit pas vivre... Pas de place pour la nouveauté apportée par Jésus, pas de place pour la foi.

De fait, Jésus dit à Thomas : pourquoi te tracasser et te demander si un événement, une expérience, un message correspond aux mesures et aux critères connus alors

qu'il s'agit de *changer les mesures et les critères*. Ce ne sont donc pas la vue ni l'évidence qui rendent bienheureux, mais la foi, parce qu'elle est la possession de ce que l'on ne voit pas. Celui qui veut « voir » doit accepter de nouveaux critères, de nouvelles mesures, doit se laisser ouvrir les yeux.

Dès lors, toutes les spéculations scientifiques sur la résurrection de Jésus sont vaines. Inutile de se demander comment cela s'est passé physiquement, de projeter le corps du ressuscité dans une quatrième dimension ou de recourir à quelque théorie scientifique ou para-scientifique. La résurrection du Christ est un événement unique, qui ne se répète pas, parce qu'il n'est pas possible de crucifier Jésus chaque fois qu'on a besoin de vérifier comment il ressuscite. Tout ce que nous possédons, ce sont des documents sur la foi de ses disciples, sur celle de leurs propres disciples, et sur les conséquences de cette foi jusqu'à aujourd'hui.

Nouvelle perspective

Si on essaye d'esquisser à grands traits une « théorie de la foi », deux voies sont possibles. On peut interpréter cette foi sans vouloir sortir des limites de la seule expérience évidente que nous ayons, celle de nos corps mortels et de leur décomposition. Dans ce cas, la foi en une autre possibilité serait une pure illusion. Ce qui veut dire qu'a priori on décide que notre condition mortelle n'a pas d'autre issue. Ou bien, on peut concevoir la foi comme une nouveauté absolue qui a fait irruption dans l'histoire de l'humanité à travers un événement inattendu. Une

perspective nouvelle s'ouvre, une autre manière de vivre, c'est-à-dire de devenir des « fils de Dieu » (cf. 1 Jn 3,1ss.).

Pour l'humanité, c'est la certitude et la promesse que sa condition mortelle et maudite a une issue. On se heurte là aux limites de l'expérience quotidienne, pour toucher à un domaine qui transcende les évidences communes et la manière habituelle de penser, celui de la foi. Les critères anciens ne suffisent plus, il faut en accepter des nouveaux.

Trois expressions de Tertullien dans sa critique de Marcion expriment bien le paradoxe de la foi : « Le Fils de Dieu a été crucifié ? Je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. Le Fils de Dieu est mort ? Il faut y croire puisque c'est absurde. Il a été enseveli, il est ressuscité : cela est certain puisque c'est impossible. »³ Voilà qui n'est pas *évident* selon l'acception habituelle du terme, mais qui n'est pas dépourvu de sens si on accepte que croire signifie changer de repères et de critères habituels pour permettre à Dieu d'être Dieu, c'est-à-dire, libre dans sa façon d'agir et de se communiquer aux hommes.

« Le Fils de Dieu a été crucifié ? Je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. » La croix était une mort honteuse, réservée aux brigands et aux esclaves. L'objection des païens est compréhensible : comment est-il possible que le « Fils de Dieu » soit crucifié et mort ? Cela ne peut être vrai. Mais l'absurdité apparente du message qui proclame un tel « Fils de Dieu » devient accusation : cette mort n'est pas honteuse pour le « Fils de Dieu » mais pour les hommes qui l'ont renié au point de le mettre en croix !

« Le Fils de Dieu est mort ? Il faut y croire puisque c'est absurde. » Il est absurde de parler de la mort du « Fils de Dieu » ; Dieu ne meurt pas, de toute évidence il est immortel puisqu'il est nommé la « Source de vie ». Certes, mais Dieu est-

3 • *La chair du Christ*, V,4 (Sources chrétiennes, 216), Cerf, Paris 1975.

théologie

il encore vraiment Dieu s'il doit se plier à nos règles et critères, si nous lui dictons ce qu'il doit faire ? N'a-t-on pas dit qu'il est un mystère insondable et ineffable, qu'il est celui qui se donne en toute liberté les principes de son agir ? Le fait qu'il se manifeste en marge de nos critères et de nos attentes n'est-il pas précisément le signe de sa divinité ? Vu à partir de Dieu, il est possible que le « Fils de Dieu » meure. Cette possibilité confirme la filiation divine de Jésus et balaie toutes nos objections.

« Il a été enseveli, il est ressuscité : cela est certain puisque c'est impossible. » Personne n'est jamais ressuscité, les Athéniens le savaient et se moquaient de Paul parce que selon toutes leurs (et nos) évidences, c'était impossible. Comment accepter ce qu'on estime impossible, ce qui ne s'est jamais réalisé précisément parce que c'est impossible ? Vu d'un autre côté, on peut objecter : si le « Fils de Dieu » est soumis à tout ce qui se passe toujours - on meurt et on reste dans le sépulcre, c'est évident - comment affirmer alors sa filiation divine ? Sa spécificité propre serait-elle uniquement déterminée par ce que nous pouvons attendre de lui ? L'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de traverser la frontière de la mort et le fossé du sépulcre rend possible la résurrection du « Fils de Dieu ». Si cela nous était possible, nous n'aurions pas besoin de lui. Comment pourrait-il y avoir un « salut » pour notre existence mortelle, si nous enfermons ce même « salut » dans les limites infranchissables de cette même existence ? La possibilité de franchir la mort en transgressant ces limites sans rester prisonnier des critères ordinaires est bien le signe qu'il s'agit du « Fils de Dieu ». Notre impuissance ouvre la porte à l'action de Dieu et en témoigne.

La foi apparaît ainsi comme traversée par une tension, signe de notre condition humaine. Nous sommes situés entre deux manières de penser et de vivre : ou bien, tout est toujours et uniquement comme nous avons l'habitude de le voir et de le concevoir, et il n'y a plus d'espoir ; ou bien, il y a encore un espoir, celui de dépasser ce qui est désespérément habituel et banal, l'enfermement des limites.

Qui dit limite, dit qu'il n'y a rien d'autre au-delà d'une frontière apparemment infranchissable... ou que, précisément parce qu'il y a une limite, on est invité à aller au-delà de soi-même, vers ce qui est inattendu et même inespéré.

Un don

De toute évidence, *notre* réalité n'est jamais le dernier mot ; elle reste incomplète aussi longtemps qu'elle ne va pas au bout de son interprétation. A nous de prononcer la dernière parole. Nous ne pouvons pas y échapper, ni refuser de la dire. A peine prononcée, notre réalité même trouvera sa vraie dimension. Avec ou sans l'espoir. Il n'y a pas d'espace neutre où il soit possible de vérifier sa foi et son contenu sans être acculé à l'accepter ou à la refuser.

Finalement, en dernière instance, ce n'est pas nous qui la choisissons, mais c'est elle qui nous saisit. C'est pourquoi la théologie chrétienne parle de la foi comme d'une grâce qui attire le cœur humain vers Dieu, c'est-à-dire comme d'un don. Ce don, nous pouvons le recevoir, à condition de lui créer une place, ce qui est dans nos possibilités. Evidemment.

St. K.